

## **L. Souvenirs de René Georgin, Directeur de Cabinet d'Abel Bonnard du 19 mai 1942 au 31 décembre 1943 rédigés le 28 août 1944 à Vichy – A.N. 72AJ.251**

### Les dons de l'esprit et le causeur

Ce n'est pas le lieu de parler de l'écrivain, du moraliste pénétrant, de l'essayiste à la pensée déliée, de l'analyste subtil, du prosateur à la langue pure et richement colorée, à la phrase musicale et d'un rythme personnel. A. BONNARD est un bel esprit, un poète en prose - ses vers sont loin d'égaler sa prose - , un penseur un peu superficiel, un peu sophiste, cultivant à l'excès le paradoxe. C'est avant tout un parfait styliste. Beaucoup de pages de lui, qui valent à la fois par l'éclat de la forme et par la qualité de sa pensée, mériteraient d'être connues d'un plus vaste public.

Notons que, dans ses longues journées de présence au Ministère, il savait, en fin de matinée, en se défendant contre nos entrées indiscretes qui étaient à ce moment-là très mal accueillies - il fallait un motif impérieux et beaucoup de courage pour se risquer à frapper alors à sa porte - se réserver deux heures de loisir qu'il consacrait à écrire, soit des circulaires ou des messages, soit des réflexions sur la politique de l'Etat qu'on verra sans doute quelque jour paraître en librairie.

Mais ce qui nous intéresse et doit nous retenir ici, c'est le causeur brillant, éblouissant même, le conférencier né, capable de perler toute la journée, sans effort apparent, la langue la plus sûre, sans une bavure, sans un accroc, sans une hésitation. Sa facilité de parole, la pureté de sa langue, sa propriété d'expression sont étonnantes. Et ses phrases sont rythmées, bien équilibrées, c'est une langue écrite qui sonne comme du définitif et qui supporte très bien d'être prise au vol en sténo. Avec cela rien de banal, pas de formules usées. Les images naissent nombreuses sur ses lèvres, souvent belles, généralement originales. Il abuse bien de certaines formules vagues qui tournent au slogan (mordez sur le réel, par exemple) ; mais on ne s'en aperçoit pas tout de suite. Au début ses développements ingénieux et d'une forme si élégante faisaient notre joie quotidienne. « J'écoutais avec ravissement ses improvisations que rythmait une promenade aristotélicienne autour de son bureau (c'était encore le bureau de pierre en fer à cheval de Jean ZAY) qu'il s'agit des considérations du moraliste ou de ses boutades pleines d'humour qui accrochent au dos des gens des étiquettes aussi imprévues que pittoresques. Il sait trouver pour définir les hommes des comparaisons cocasses empruntées au monde animal elles ne s'imposent pas toutes, certaines surprennent, mais il y en a de drôles. Car il n'a pas moins d'imagination

dans le mode plaisant que dans le sérieux. Il eût fallu pouvoir noter ou se rappeler toutes les trouvailles imaginées de son ironie et de sa verve satirique.

Tout cela est peut-être un peu apprêté, naturellement précieux si l'on peut dire ; on sent la recherche de la pointe. Mais au début on est séduit, tenu sous le charme. Je puis attester qu'il a fait cet effet à tous ceux, même prévenus contre lui, qui l'entendaient pour la première fois. L'agilité de son esprit, la subtilité de ses déductions, les rebondissements de sa pensée n'ont d'égales que la perfection et la poésie colorée de son expression.

### Le caractère

Mais son caractère, il faut le dire très nettement, n'est nullement égal à son esprit, l'homme est très loin de valoir l'écrivain et le causeur.

Abel BONNARD est incapable d'aimer, d'admirer sans réserves. Il n'a pas d'amis vrais. C'est un cœur sec et méchant. Il restait indifférent aux malheurs privés qu'on lui apprenait, sauf s'ils étaient causés par les bombardements anglo-américains. Quand on lui annonçait une mort, il répondait généralement : Un imbécile de moins ! On voudrait croire que ce n'était qu'une attitude ; en tout cas elle n'était pas même intelligente.

Être changeant, à facettes, complexe et instable, il peut, je dois le reconnaître, être très aimable quand il le veut, et l'être avec délicatesse et avec charme. Mais est-il jamais sincère et ses amabilités ne sont-elles pas toujours plus ou moins intéressées ? J'en ai fait l'expérience quand il m'a envoyé le représenter à Vichy il m'a doré la pilule en me couvrant de fleurs : fleurs de rhétorique ou fleurs funéraires ?

Foncièrement égoïste, ramenant tout à soi, il parlait sans cesse de son argent, de son ravitaillement, de sa voiture, de son essence. Il ne s'intéressait à mes voyages mensuels de Vichy à Paris qu'en raison de ce que je pouvais lui apporter : fonds secrets, feuilles de tickets supplémentaires, attribution supplémentaire de tabac qui était pour lui un objet de troc : ne fumant pas, il n'en fit pas une fois bénéficier ses collaborateurs.

Avec cela très homme de lettres, un peu féminin, ayant des coquetteries, très vaniteux, très sensible aux compliments même les plus grossiers, à ceux que lui apportaient des lettres d'inconnus auxquelles il prenait soin de répondre personnellement. La flagornerie prenait toujours, du moins sur le moment, car la gratitude dure peu chez lui.

Moraliste qui se moque de la morale, misogyne, du moins ennemi juré du mariage, il ne cessait de se moquer des gens qui se mariaient, de ceux surtout qui avaient de nombreuses familles ; la plaisanterie tournait même à la rengaine. Il savait tout ce qui peut constituer, sur le plan familial, l'armature de la société. En eût-il dit autant hors de notre petit cercle ?

Acharné contre le clergé à cause de son attitude généralement anticollaborationniste, il n'était pas moins net dans ses considérations sur le catholicisme en général qu'il déclarait mort en France. Comment celui qui a écrit un beau livre sur François d'Assise peut-il parler du sentiment religieux avec une telle âpreté ?

Ses beaux sentiments restaient purement théoriques et sur le plan des belles phrases. Il professe la haine du bourgeois, du repu. Mais ce mondain, au passé de grand bourgeois, est cependant très attaché aux satisfactions que procure l'argent. Ses déclarations sont des attitudes, de brillants paradoxes, une façade. Il prétend aimer le peuple. Il est en réalité aussi dur pour les humbles que pour les autres. Il ne s'est découvert révolutionnaire que sur le tard, sans doute par admiration pour le national-socialisme.

### Ses habitudes et manies

Mince, très alerte, il aime se promener en parlant pendant des heures ; il arpente inlassablement son bureau comme un fauve en cage. Mais il ne pensait que rarement à faire asseoir les membres de son cabinet qui restaient parfois près de deux heures debout sur place et n'avaient d'autre ressource que de se rapprocher discrètement, insensiblement d'un fauteuil sur le dossier ou les bras duquel ils trouvaient du moins un point d'appui.

Il faisait marcher sa radio toute la journée. Pendant ses réunions du matin et du soir des airs de danse ou des marches militaires couvraient nos paroles et sa voix qui n'est pas forte. Combien de fois n'eûmes-nous pas envie d'aller fermer le poste ?

Ses gestes familiers ? Toucher à la pochette de son veston, rectifier l'ordonnance de ses cheveux flottants qu'il ramène sur le front, regarder l'heure à son bracelet-montre, mettre et retirer rapidement ses lunettes ou les brandir en parlant. S'il est assis, il manie volontiers son coupe-papier ou dessine des ronds barrés et des têtes caricaturales.

Il écrit sur de grandes feuilles de papier en travers desquelles il trace, d'une écriture large, souvent à l'encre rouge, de grandes lignes montantes.

Il a des marottes et des superstitions surprenantes. Un temps il étudiait les dossiers qu'on lui soumettait en promenant au-dessus un pendule. Il avait envie d'utiliser les services d'une voyante extralucide et parla aussi d'attacher au Cabinet une physiognomoniste italienne qui l'aurait aidé à connaître les gens qu'il recevait ou qu'il voulait employer. Il étudiait longuement les signatures sur lesquelles il faisait d'ailleurs des réflexions souvent piquantes et spirituelles.

### Ses mépris

Souverainement méprisant, il l'était pour tous ces confrères comme pour les grands écrivains de prose. Il affirmait que Racine écrivait mal, piétinait Victor Hugo, condamnait en bloc le XVII<sup>e</sup> siècle au profit du XVI<sup>e</sup> et surtout du Moyen-Age dont l'éloge était une de ses marottes. Aucun écrivain contemporain ne trouve grâce devant lui ; les a-t-il même lus ? Il déteste le théâtre et ne comprend pas qu'on y prenne du plaisir ; il semble n'aimer sincèrement que la peinture, et encore celle de certaines époques. Il a aussi la passion des beaux livres, des livres rares. Le chef de son secrétariat particulier avait pour principale mission de lui en dénicher. Il a entassé chez lui des mémoires, des recueils de lettres, des récits de voyage, sans avoir, de toute évidence, le temps de les lire. L'argent des fonds secrets n'était pas étranger à ces achats massifs qui étaient peut-être un placement.

Quand par miracle, il a dit de quelqu'un : Il est intelligent, il s'empresse d'ajouter : « HUM ! entendons-nous. Cela ne va pas loin. » Ce mépris généralisé m'a semblé une véritable déformation de l'esprit.

Chaque fois que j'ai eu l'occasion de lui présenter un bon professeur, intelligent et dévoué, pour lui parler de la question de l'éducation générale par exemple, il l'a jugé médiocre. Le collègue, intimidé et n'ayant pas l'élégance de parole du Ministre, parlait simplement sans s'élever aussi haut que lui. Il ne lui faisait aucun effet. J'ai toujours échoué dans ces présentations et le Ministre a cessé d'avoir confiance dans mon jugement. Il ne fait pas assez crédit aux hommes, se rapporte trop à sa première impression, est trop sensible aux qualités extérieures souvent trompeuses.

Sa sévérité méprisante s'étendait, hélas ! à la France entière qu'il n'aimait pas. Certes on avait moins lieu d'être fier d'elle qu'à d'autres époques. Mais enfin il y a son passé, ses qualités en face de ses défauts, son prestige intellectuel qui reste grand à l'étranger. Or il ne parlait d'elle qu'avec dégoût, presque avec haine, s'acharnant contre elle avec un esprit de système injuste et

réservant toute son admiration à l'Allemagne. Était-ce entièrement sincère ? était-ce une attitude de circonstance ? Toujours est-il que ces diatribes répétées, violentes et sans nuances, étaient pénibles à entendre.

Dans un toast porté à l'occasion d'un déjeuner où le Cabinet fêtait ses six mois de présence rue de Grenelle, j'ai pu lui dire librement « Vous avez accoutumé de nous dire que la France est en pleine décadence, que l'Université ne compte aucun talent, qu'on ne peut plus trouver un homme, pas même pour en faire un proviseur acceptable. Nous ne pouvons épouser une aussi sombre sévérité. Elle nous empêcherait d'agir en nous en retirant les raisons ; et nous vous servirions mal si nous n'avions plus d'espoir. Et puis nous sommes persuadés que, sans être aucunement une attitude, ce désespoir n'est cependant pas aussi total que vous le laissez paraître. S'il ne vous restait aucune confiance dans les ressources et les destinées de ce pays, pourquoi vous dépenseriez-vous comme nous vous voyons le faire chaque jour ? » Cette allusion à ses propos familiers fit « tiquer » le ministre qui, visiblement gêné, déclara qu'il ne fallait pas répéter cela.

### Complots politiques

Il n'épargnait pas ses collègues du Gouvernement, daubait sur le Président et le Maréchal lui-même dont il parlait librement devant nous dans les termes les plus durs et sur lesquels il faisait au dehors des mots à l'emporte-pièce qui leur ont été rapportés. Aucune loyauté envers LAVAL contre qui il n'a cessé de comploter, d'abord avec de BRINON et l'Amiral PLATON puis avec DEAT et SORDET.

Au fond il avait pris goût à la politique, à ses combinaisons, surtout à la politique générale intérieure et extérieure qui l'intéressait plus que son propre Ministère. Il avait de grandes ambitions, il se serait fort bien vu aux Affaires étrangères ou même Chef du Gouvernement. Parce qu'il avait le goût des idées générales, des connaissances historiques et un sens réel de l'histoire, il se croyait taillé pour concevoir, lui aussi, l'organisation future de l'Europe ou, à défaut, la structure de l'Etat. Ce n'est pas pour rien qu'il avait du sang corse.

### Ses relations avec le Cabinet et les fonctionnaires

D'une agitation extrême, d'une nervosité que je crois malade, impulsif, violent jusqu'à la grossièreté, ses accès de colère brusques et sans raison qui le mettaient hors de lui, avec ses éclats de voix, les éclairs que lancent ses yeux devenus méchants, le rendent semblable à un

fou. Très dur pour ses collaborateurs directs, d'un rare autoritarisme, n'admettant aucune contradiction, aucune objection, nous vexant, nous accablant devant témoin de termes injurieux, n'ayant égard ni à l'âge ni aux titres, il nous traitait comme des esclaves, des objets. Comment avons-nous pu supporter si longtemps de telles humiliations ? Il est vrai que cela laissait mes collègues de Paris tout à fait, froids. Moi seul, moins philosophe, en étais affecté et mortifié.

Il n'était jamais satisfait de nous. Nos Informations manquaient toujours de précision. Il avait la manie clés petits détails, même dans les affaires les moins importantes et désirait toujours plus que ce qu'on lui apportait. Parlait-on de tel département ? Il voulait le nom du préfet et cela l'agaçait qu'on l'ignorât. Notre mémoire des noms et des choses était infidèle. Nous ne nous fatiguions pas. NOUS oublions de lui reparler des "Affaires". Nous connaissions mal l'Université. Il n'admettait pas qu'on ne sût pas par cœur les noms de tous les chefs d'établissement du secondaire, ni qu'on ne connût pas tel professeur dont le nom était évoqué soudain dans le courrier du jour. Nous manquions d'antennes, de jugement. Dévouement, exactitude dans l'expédition du travail, rien ne comptait. Il ne voyait que ce qu'il aurait voulu trouver en nous, les qualités rares qui, réunies, auraient fait de nous un idéal, mais introuvable Cabinet. Il n'a pas craint de dire dans un salon qu'il n'avait au Ministère aucun collaborateur, sauf Mouraille, mais qu'il avait de parfaits domestiques. Ces aménités nous ont été rapportées au cours de l'été 1944 ; on juge du plaisir qu'elles nous ont fait. Un de nous le lui a redit. Il s'est vaguement défendu d'avoir tenu le propos que, connaissant son caractère, on peut considérer comme authentique.

Il s'engouait brusquement de certains auxquels il voulait confier des postes de choix, mais ces engouements duraient peu. Car il se lasse très vite des gens, aime à changer de visage et ne nous le cachait pas. Il en aurait changé plus souvent... s'il nous avait trouvé des remplaçants. Mais parmi ceux qui furent pressentis pour entrer au Cabinet, les uns refusèrent par hostilité pour sa politique, les autres parce qu'ils avaient trop entendu parler de son caractère. Il se complaisait à nous diviser, à nous mettre en opposition, à nous exciter sourdement les uns contre les autres, de peur de nous avoir ligués contre lui : il nous l'a un jour avoué cyniquement. Se défiant de chacun, il nous interrogeait parfois séparément pour faire des recoupements.

Il ne se montrait pas moins dur avec tout le personnel du ministère, avec ses chauffeurs, avec les huissiers, parfois même avec les grands chefs de service. Sur quel ton ne parlait-il pas à certains recteurs, aux directeurs, à ses deux Secrétaires Généraux ! Il n'a pu qu'être détesté. On s'est tu par nécessité, mais que de rancœur a dû être accumulée !

Ce qui achève de prouver à la fois son parfait égoïsme et son mépris absolu de ses collaborateurs est le fait qu'il a laissé l'échelon de Vichy sans aucune instruction au moment de la rapide avance américaine. En effet le vendredi 11 août à 19 heures j'ai pu avoir la communication téléphonique avec Paris qu'on n'obtenait plus tous les jours. J'ai demandé à lui parler. Il m'a fait répondre qu'il n'avait rien à me dire. Or à cette date nous pouvions avoir intérêt à savoir ce que nous devions faire : remonter à PARIS avant l'arrivée des Alliés, suivre le Gouvernement dans l'Est où on disait qu'il allait se replier ou demeurer sur place. Nous sommes certainement le seul Cabinet qui soit ainsi resté sans instructions de son Ministre, ce faisant, il nous au fond rendu service en nous laissant toute liberté d'action. Nous n'avions aucune envie de le rejoindre à PARIS d'où la bataille se rapprochait et où nous aurions retrouvé sa nervosité accrue par les événements, encore moins de le suivre dans l'Est où nous pensions bien que le Gouvernement s'en irait sous la pression des Allemands. Le mieux était d'attendre les événements sur place, ce que j'ai fait. N'ayant pas d'action politique partisane personnelle à me reprocher, je n'avais aucune raison de fuir l'arrivée des Américains, ni celle du maquis, je me suis considéré comme détaché de lui, libre de mes mouvements. Mes collaborateurs de VICHY, outrés de son silence, ont partagé mon sentiment et fait comme moi.

### L'homme d'action

Velléitaire, hésitant, versatile, il ne s'est en aucune manière révélé homme d'action. Il perdait son temps, dans nos interminables conseils du matin et du soir, dans l'étude de petits détails pour lesquels il aurait dû nous faire confiance. Il avait par moment des idées qui n'étaient pas toutes mauvaises, des illuminations. Il convoquait les Directeurs, demandait des enquêtes, faisait travailler tout le monde. Puis le projet tombait à l'eau, on n'en entendait plus jamais parler. Il aimait surtout « filer » devant un public, même restreint, d'auditeurs des paradoxes brillants ou amusants, faire des pirouettes, lancer des étincelles. Il avait des marottes momentanées et successives : chant choral, travail manuel, enseignement agricole, etc... Il s'intéressait volontiers à l'accessoire et négligeait les disciplines essentielles qu'il estimait inutiles.

Pour être un grand Maître de l'Université, il faut avoir la foi ; il ne l'avait pas, il niait tout. Il niait en bloc les dons et le bon vouloir des enfants, la valeur du personnel, surtout du personnel secondaire qu'il acculait de ses sarcasmes les plus blessants. Jamais je n'ai entendu parler de l'Université entière : professeurs, administrateurs, avec un pareil mépris, combien pénible pour

un universitaire chevronné comme moi. Je me suis tu par discrétion tant que j'ai été près de lui. Je me juge aujourd'hui libéré de cette consigne de silence. Il niait les méthodes pédagogiques en usage - elles n'étaient pas toutes bonnes, mais certaines avaient fait leurs preuves - ; il niait les programmes, il niait la valeur éducative des disciplines, qu'il prétendait toutes mal enseignées ; il niait en particulier celle des humanités classiques qui l'avaient formé. Les explications de textes lui semblaient un exercice saugrenu et inutile ; tous les sujets de devoirs français étaient mal choisis. Bref il démolissait tout, sous prétexte que tout n'était pas parfait. Les écrivains classés eux-mêmes ne trouvaient pas grâce devant lui. Il les eût volontiers remplacés, par dilettantisme ou désir de se singulariser, par des « mineurs » obscurs.

Cependant son esprit actif était toujours en mouvement ; il s'est même surmené, ce qui contribuerait à expliquer un peu son extrême nervosité et son irritabilité. Il serait donc injuste de dire qu'il ne s'est intéressé à rien ; il s'est plutôt intéressé à trop de choses à la fois et sans aboutir. Il s'est occupé de remanier les programmes d'histoire à propos desquels il a procédé à quelques consultations. Il a assuré la transformation des E.P.S. en collèges modernes, décidée par son prédécesseur. Il a cherché à ranimer les cours complémentaires. La question épineuse et si controversée du D.E.P.P. a retenu son attention pendant plus d'un an sans qu'il arrivât à prendre une décision. L'encombrement des classes de sixième classique des lycées l'inquiétait vivement ; il aurait voulu éclairer l'opinion des familles, combattre le « snobisme bourgeois » du latin, montrer qu'il y avait d'autres études possibles. Sa sollicitude était acquise aux étudiants prisonniers en faveur de qui il prit de nombreuses mesures et aux travailleurs en Allemagne. La question de l'évacuation des zones menacées l'angoissait. Il eut un réel souci de préserver la vie des enfants : là seulement j'ai pu le voir humain et sincèrement ému. Sa sollicitude allait également aux candidats aux examens, non qu'il ignorât leur faiblesse, mais il voulait qu'on tînt largement compte, pour les juger, des conditions dans lesquelles ils travaillaient. Le choix des sujets aux examens et concours le préoccupa également. Et il désigna une commission composée d'inspecteurs généraux, qui fut chargée d'examiner les sujets donnés en 1942 et de lui soumettre un rapport avec ses observations. Ce travail fut fait très consciencieusement et il en est sorti de judicieux conseils. Il a voulu réformer, à une heure particulièrement inopportune, les études médicales, et, par la faute de conseillers mal choisis, y a apporté le plus grand désordre en soulevant d'unanimes protestations des étudiants. Mais c'est surtout à l'enseignement primaire qu'il s'est intéressé. Il a réussi à faire relever assez sensiblement les traitements ridiculement bas des maîtres du primaire. Je veux croire que l'intérêt qu'il leur



portait était sincère. Mais il n'est pas impossible qu'il ait fait aussi un peu de démagogie pour tâcher de rallier les masses au Gouvernement par l'intermédiaire des instituteurs.

Malgré la diversité de ses activités, Abel BONNARD n'a pas fait une grande œuvre. Il s'est trop souvent contenté d'écrire d'innombrables circulaires, trop abstraites, trop littéraires, de plus en plus fleuries et dont le ton ne cadrait pas, la plupart du temps, avec l'objet. Il a manqué de conceptions d'ensemble, a sans cesse énoncé des décisions et des réformes qui n'ont jamais vu le jour, en se donnant comme excuse qu'on ne pourrait rien faire avec un Gouvernement qui manquait de force, alors qu'on lui a toujours laissé toute latitude d'agir. Il est à souligner aussi que chaque mesure prise, chaque circulaire lancée étaient toujours de 2 à 3 semaines en retard, ce qui donnait à toute l'Université l'impression du plus grand désordre. Et cela parce qu'il hésitait, remettait sans cesse ses décisions en question et ses propres textes sur le chantier, car il est très difficile pour ce qu'il écrit, il faut le noter à son actif.

On doit convenir, à sa décharge, que sa tâche ne fut par facile. Il n'approuvait guère la réforme de M. CARCOPINO ; mais il n'osait y toucher de peur de déconcerter l'opinion qui n'aurait pas compris des changements aussi répétés. Le mieux n'aurait-il pas été d'ailleurs de n'entreprendre aucune réforme de fond dans une période aussi instable et de se contenter de retouches de détail. Et puis, si le pays ne suivait guère le Gouvernement, l'Université suivait encore moins son Ministre contre qui elle était braquée. Il s'est heurté à beaucoup de routines, de malveillance, d'incompréhension, de résistances sourdes. Dans ces conditions toute mesure, même judicieuse, était condamnée d'avance à être « sabotée ». C'est ce qui arriva. Et puis les événements, les contraintes extérieures, venues d'autres ministères ou des occupants, lui ont imposé des décisions qui furent mal comprises et impopulaires : avance des grandes vacances, retard de la rentrée, fermeture d'écoles par mesure de prudence, suppression de l'oral aux examens, report de certains concours, etc...

Il convient de signaler aussi à son éloge qu'il n'a pas plaint sa peine, qu'il était toujours sur la brèche et qu'il a pris sa tâche très à cœur. Arrivant au ministère de bonne heure et le quittant tard, il ne s'est pas accordé un jour de congé véritable pendant les 28 mois qu'a duré son règne. Il refusait, pour ne pas s'absenter, toutes invitations mondaines à des thés, s'abstenait de paraître à la plupart des expositions ou inaugurations qui auraient empiété sur le temps de son travail. S'il tempêtait quand un de ses collaborateurs était malade et parlait immédiatement de le remplacer, lui-même ne s'écoutait pas et aucune incommodité physique ne l'arrêtait. Il s'arrangeait pour que les voyages à VICHY, pour les Conseils, le retinssent le moins possible hors de PARIS. Il partait en voiture en fin de soirée ou de très bonne heure le matin. Ce zèle a

failli lui coûter cher. Car il faisait le trajet à très vive allure, même la nuit. C'est ainsi qu'arriva son accident de septembre 1943, sa voiture ayant dérapé et l'ayant brutalement confronté avec un arbre du bord de la route. Là encore il a repris ses consultations dans sa chambre de blessé au bout de très peu de jours et n'est resté absent du ministère que le minimum de temps. Il était juste de lui apporter ce témoignage.

Ajoutons que ce psychologue et moraliste si sûr de son jugement et qui croyait et prétendait bien connaître les hommes s'est souvent lourdement trompé sur eux, nous en avons eu maintes preuves, Il a, en particulier, accordé sa confiance à ceux de ces collaborateurs qui pouvaient le plus lui nuire par leur influence et leur réputation. Il s'était laissé entièrement circonvenir par MOURAILLE dont l'esprit partisan et le goût pour l'intrigue lui ont fait beaucoup de mal et il a accueilli sans contrôle les accusations portées si à la légère par ETIENNE dont l'ascension, après des hauts et des bas, a coïncidé avec ma demi-disgrâce. L'un et l'autre ont été ses mauvais génies ; une grosse part de l'impopularité du Ministre leur revient de droit.

\* \*

\*

En résumé un prosateur de qualité, ayant le sens de la langue et créateur de belles images ; un brillant conférencier, un assez bel esprit, avec des limites ; un Ministre intelligent et travailleur qui a eu quelques bonnes intentions. Mais un caractère exécrable, un homme d'une sécheresse et d'une dureté de cœur rares, un défaitiste ne croyant ni à l'Université, ni au pays, ni à rien, qui ne mérite ni d'être aimé, ni même d'être estimé.